

# *Nélida* de Marie d'Agoult et la soif de l'idéal

**Isabelle Bes Houghton**  
Université des Îles Baléares  
Isabelle.bes @ uib.es

Rebut: 12 març 2013

Acceptat: 12 juny 2013

## RESUM

### ***Nélida* de Marie d'Agoult i la set d'ideal**

Després de la seva separació definitiva de Franz Listz, Marie Catherine Sophie de Flavigny, comtessa d'Agoult, va publicar una novel·la impulsiva de fort caràcter autobiogràfic, *Nélida*, que pot ésser considerada una novel·la sentimental.

Aquesta novel·la à *clefs*, que va ésser molt controvertida, descriu una dona amb set d'ideal. És amb aquesta idea original que Marie d'Agoult va voler presentar el seu llibre, que malauradament no fou percebut així. Analitzarem quina és aquesta "idealitat impossible" que la protagonista cerca inútilment a la vida religiosa, el matrimoni, l'amor-passió i la caritat social.

## PARAULES CLAU

Marie d'Agoult, *Nélida*, novel·la sentimental, ideal, segle XIX.

## RÉSUMÉ

### ***Nélida* de Marie d'Agoult et la soif de l'idéal**

À la suite de sa séparation définitive avec Franz Liszt, Marie Catherine Sophie de Flavigny, comtesse d'Agoult, va publier un roman impulsif à fort caractère autobiographique, *Nélida*, qui peut s'inscrire dans la lignée des romans sentimentaux. Ce roman à clefs, qui fut très controversé, dépeint une femme en soif d'idéal. C'est avec cette idée originale que Marie d'Agoult voulut présenter son livre, qui ne fut malheureusement pas perçu ainsi. Nous analyserons quelle est cette « idéalité impossible » que la protagoniste recherchera en vain dans la vie religieuse, le mariage, l'amour-passion puis la charité sociale.

MOTS CLÉ

Marie d'Agoult, Nélida, roman sentimental, idéal, XIXème siècle.

RESUMEN

**Nélida de Marie de Agoult y la sed de ideal**

Después de su separación definitiva de Franz Liszt, Marie Catherine Sophie de Flavigny, condesa de Agoult, publicó una novela impulsiva con fuerte carácter autobiográfico, *Nélida*, que puede ser considerada una novela sentimental.

Esta novela *à clefs*, que fue muy controvertida, describe a una mujer con sed de ideal. Es con esta idea original que Marie d'Agoult quiso presentar su libro, que desafortunadamente no fue recibido así. Analizaremos cuál es esta "idealidad imposible" que la protagonista busca en vano en la vida religiosa, el matrimonio, el amor-pasión y la caridad social.

PALABRAS CLAVE

Marie d'Agoult, Nélida, novela sentimental, ideal, siglo XIX.

ABSTRACT

**Nélida by Marie d'Agoult and the thirst for ideal**

After her definitive separation of Franz Liszt, Marie Catherine Sophie de Flavigny, Countess of Agoult, published an impulsive novel with a high autobiographical content, *Nélida* that can be considered a romance novel.

This very controversial novel with a key (*roman à clefs*) depicts a woman with a thirst for ideal. It is with this original idea that Marie d'Agoult wanted to present her book that unfortunately was not received this way. We analyze what this "impossible ideality" is that the protagonist seeks in vain in the religious life, the marriage, the passionate love and the social charity.

KEYWORDS

Marie d'Agoult, Nélida, sentimental novel, ideal, XIXth century.

Cette fiction, qui se rapproche du genre autobiographique « en se centrant sur une vie de femme vue dans son ensemble, de la petite enfance jusqu'aux engagements littéraires et spirituels qui ont suivi la fin de la liaison »

(Lejeune, 2008 : 105)<sup>1</sup>, peut bien être identifiée comme un roman sentimental car elle réunit les trois invariants qui définissent le genre : une fable constituée par une seule histoire d'amour (la passion entre une jeune fille de bonne famille, Nélida de la Thieullaye, et d'un jeune homme du peuple, le peintre Guermann Régnier) deux protagonistes présents du début à la fin de la fiction, éléments du couple objet de l'histoire d'amour, un programme narratif en trois phases, rencontre, disjonction, conjonction finale dans le bonheur ou le malheur (Constans, 1999 : 18, 20).

Ce roman vit le jour à la suite de la séparation définitive de Marie Catherine Sophie de Flavigny, comtesse d'Agoult et de Franz Liszt. Meurtrie au fonds de l'âme, la comtesse se délivra « d'un virus qui [la] tourmentait » (Agenda de Marie d'Agoult pour l'année 1861<sup>2</sup>) causé par son amant infidèle et mondain avec un roman impulsif, sortie d'elle « comme une éruption, comme la rougeole » (Lettre de Marie d'Agoult à Ange Guépin, 28 octobre 1850<sup>3</sup>). Après quatre ans d'amour passionnel et trois enfants (Blandine, Cosima et Daniel) fruits de cette relation illégitime (Marie avait abandonné son mari le comte Charles Louis Constant d'Agoult, et sa fille, Claire), le couple qui s'était séparé physiquement en 1839 (Marie rentra à Paris et Franz continua ses tournées en Europe), rompit définitivement en 1844, après de nombreuses violentes disputes. Cet échec amoureux mena Marie d'Agoult à la littérature<sup>4</sup>.

---

<sup>1</sup> Nous rappelons ici que le nom du personnage principal et titre de l'œuvre, *Nélida*, est un anagramme de Daniel, nom de plume de Marie d'Agoult (Daniel Stern) et prénom de son fils avec Franz Liszt. La description de l'héroïne du roman est le sosie de Marie : « Rien n'égalait la pureté de ces traits ; [...] Son cou, d'une blancheur mate, fléchissait sous le poids de sa chevelure d'or ; une pâleur malade couvrait ses joues ; un léger cercle entourait ses yeux d'azur ; » (Stern, 1846 : 2). Le propos de cet article n'étant point de dévoiler les échos autobiographiques de la vie de Marie d'Agoult dans ce roman, nous vous reportons aux pages consacrées sur *Nélida* dans l'autobiographie de Charles Dupêchez (Dupêchez, 1994 : 173-175) ou à l'article de Philippe Lejeune « Pourquoi Marie d'Agoult n'a pas publié ses mémoires » (Lejeune, 2008 : 105-106).

<sup>2</sup> Dans Charles F. DUPÊCHEZ, *Marie d'Agoult 1805-1876*, Ed. Plon, Paris, 1994, p. 173. Nous soutenons l'opinion de Charles Dupêchez qui ne voit pas *Nélida* comme un acte de vengeance sinon le « cri de délivrance d'un être qui respire à nouveau la liberté » (Dupêchez, 1994 : 176). L'écriture thérapeutique chez la comtesse ne cherche qu'à expulser ses démons intérieurs.

<sup>3</sup> Dans Jacques VIER, *Daniel Stern, lettres républicaines du Second Empire*, Les Éditions du Cèdre, Paris, 1951, p. 20.

<sup>4</sup> Elle avait commencé à publier des "Lettres d'un Bachelier" dans la *Gazette musicale* mais ce n'est qu'en 1841, qu'elle débute sa renommée littéraire sous le pseudonyme de Daniel Stern. Le patron de *La Presse*, Émile de Girardin, l'incita à faire des "Comptes rendus et des feuilletons" (*Correspondance de Listz et de Mme d'Agoult*, publiée par Daniel OLLIVIER, Grasset, Paris, 1933, t. II, p. 58) pour son journal à gros tirage. Marie, pour ne pas salir le nom de son mari, Charles d'Agoult, signa ses feuillets avec le prénom de son fils et "du prophète sauvé de la fosse

Commencé le 3 novembre 1843 (Agenda de Marie d'Agoult pour l'année 1843<sup>5</sup>) et achevé l'été 1845, la publication de ce roman à clefs ne fut pas aisée. Déconseillé par Pierre-Jean de Béranger<sup>6</sup>, refusé par François Buloz de la *Revue des Deux Mondes*<sup>7</sup>, il finit par être accepté par la *Revue Indépendante* qui le publie en feuilleton du 15 janvier au 10 mars 1846, puis voit le jour dans un volume tiré à deux mille exemplaires chez Michel Lévy en août 1846. Il sera réédité vingt ans plus tard en 1866. S'il fut bien reçu par ses amis (Alfred de Vigny, Hortense Allart, Louis de Ronchaud de la *Revue de Paris*, Eugène Pelletan de la *Presse*), ce roman dérangerait ses contemporains. Il fut très critiqué surtout par la bonne société qui s'inquiétait de ce qui arriverait si « les filles de joye » déçues et bavardes racontaient toutes « comment leurs amants ont fini par les jeter sur le carreau, par les planter là, au beau milieu des carrefours » comme écrit le critique du *Journal des Débats*, Jules Janin à sa femme (Janin, 1973 : 161). Il ouvrit une blessure vive dans le cœur de Franz Listz qui ne put jamais lui pardonner.

Ce que nous avons voulu analyser ici, c'est l'idée originale avec laquelle Marie d'Agoult essaya de promouvoir son ouvrage auprès de l'éditeur François Buloz et de bien d'autres : « la femme pénétrée du sentiment de l'idéal » (Manuscrit de Marie d'Agoult dans Dupêchez, 1994 : 177) cherché tour à tour dans la vie religieuse, le mariage, l'amour-passion puis la charité sociale<sup>8</sup>. Ce thème est exprimé clairement dans le roman lui-même par le biais de Mère Sainte-Élisabeth :

---

aux lions qui lisait dans les songes” et pour faire honneur à ses origines germaniques avec le mot étoile en allemand *Stern* (Comtesse d'AGOULT, *Mémoires*, Calmann-Lévy, Paris 1927, p. 212).

<sup>5</sup> Dans Charles F. DUPÊCHEZ, *Marie d'Agoult 1805-1876, op.cit.*, p. 173.

<sup>6</sup> « Quelques gens, avait-il dit, croiront se reconnaître ; on dira que vous avez fait des portraits ; on vous en voudra ; on vous dénigrera vous et votre talent. Vous aurez des ennuis sans fin. » (Agoult, 1927 : 214).

<sup>7</sup> « Je dois vous le dire sans réticence : ce roman ne me paraît pas de nature à être publié dans la *Revue*. J'ajouterai même, laissez-moi prendre cette liberté, que vous ne devriez pas le publier dans l'état actuel... Pour le moment, je me contenterai de dire que l'idée originale que vous m'avez exposée comme la base du livre ne m'apparaît pas du tout dans le roman. » (Lettre de François Buloz à Marie d'Agoult, d.d. Paris, 17 mars 1845 ( Dupêchez, 1994 : 178).

<sup>8</sup> Elle écrit à son amie Hortense Allart en avril 1846 : « Quant au roman, dit-elle, relisez-le, imprimé et sans prévention, avant de le juger. Ce que j'ai voulu est peut-être indiqué trop faiblement, mais ce n'est une œuvre de préjugé. J'ai voulu peindre une femme possédée du sentiment de l'idéal : croyant le trouver dans le mariage, puis dans l'amour libre, elle se trompe et devrait mourir, mais elle vit ; elle va aimer encore, mais non plus un homme (car aucun ne vaut d'être aimé comme elle a aimé) ; elle aimera tous ceux qui souffrent, elle va agir libre, et forte désormais ... C'est une péroration. » (Vier, 1959:154).

La soif de l'idéal est en vous Nélida. L'idéal a fait la force et l'angoisse de votre vie. Vous avez cru le trouver dans le renoncement du cloître [...]. Il vous est apparu dans le mariage ; c'est là qu'il serait pour la plupart des femmes, si la société n'avait faussé les conditions naturelles de ce sérieux contrat. Plus tard, vous l'avez cherché dans l'amour passionné d'un seul ; ce fut votre illusion la plus funeste. (Stern, 1846 : 276).

Elle lui propose de le trouver dans l'amour du prochain en aidant les plus faibles et en défendant leur droit. Hortense Allart avait remarqué, elle aussi, cette préoccupation de l'idéal chez la comtesse après sa lecture du manuscrit : « Il y a des images fort belles, des images poétiques, quelque chose de fort et de pur, bien au-dessus de la vie commune. C'est bien l'idéal que vous voulez... » (Vier, 1959 : 155)

## 1. La vie religieuse

Le premier idéal dans lequel se plonge la toute jeune Nélida de la Thieullaye est la vocation religieuse. Orpheline et élevée par sa tante, la vicomtesse d'Hespel, la jeune héritière de grande fortune, est confiée à un couvent pour parfaire son éducation avant son mariage. D'une humeur douce et soumise, la jeune fille est vite séduite par la vie de la communauté religieuse car « ... elle avait l'âme croyante, prédisposée aux ardeurs mystiques » (Stern, 1846 : 11). La supérieure du couvent de l'Annonciade, qui la prend sous son aile, abreuve son élan pour l'amour divin de nombreuses lectures. La poésie du cloître captive ses sens et son cœur en lui offrant cette protection du monde extérieur qui effraie cette nature fragile et mélancolique : « Le monde me fait peur ; j'éprouve à l'idée d'y entrer une appréhension inexplicable ; il me semble certain que j'y offenserai Dieu, et que je perdrai mon âme. » (Stern, 1846 : 17)

Mais l'idéal religieux de l'héroïne s'oppose à l'idéal bourgeois que la société du monde prévoyait pour les jeunes filles de grande fortune : un bon mariage. C'est l'aumônier du couvent lui-même, le père Aimery qui ne va pas accepter la vocation religieuse de cette dernière :

Nous faisons trop de conquêtes [...] ; nos ennemis nous accusent de conversions par surprise ; ils disent que nous attirons, que nous captons les jeunes héritières ; [...] tout cela ameute contre nous ; nous sommes en des temps difficiles ; il faut que Mademoiselle de la Thieullaye reste dans le monde ; elle nous y servira plus efficacement qu'ici. (Stern, 1846 : 24)

« Résignation et obéissance. C'est le premier et le dernier mot de la sagesse sacerdotale. » (Stern, 1849 : 187) écrira plus tard Marie d'Agoult dans ses *Esquisses morales et politiques*. Et c'est bien la résignation chrétienne que le père jésuite va conseiller à la jeune fille lorsqu'elle le consulte à propos de ses doutes sur son mariage avec le marquis de Valmer qu'elle ne connaît pas. Comment aimer une personne que l'on a jamais vu ? La réponse est bien simple :

Vous l'aimerez, mon enfant, reprit le confesseur. Vous êtes trop sage et trop bien née pour qu'il en puisse être autrement ; vous lui saurez gré du rang honorable que vous occuperez par lui dans la société et des agréments de votre vie nouvelle. S'il a des défauts, qui n'en a pas ? vous les supporterez avec résignation, parce que vous êtes chrétienne, et vous vous efforcerez, par votre douceur et vos prières de l'en corriger. (Stern, 1846 : 51)

Nélida sera donc forcée d'abandonner ce premier idéal. Comme une bonne chrétienne elle se résignera à la volonté de l'homme de Dieu.

## 2. Le mariage

Le mariage était « un établissement qui donnait aux femmes un rang dans la société. » (Stern, 1846 : 9), un négoce plus ou moins avantageux, « dont les chances ne pouvaient et ne devaient se calculer que, la plume à la main, dans une étude de notaire. » (Stern, 1846 : 9). C'était donc l'idéal de toutes les jeunes filles de bonne famille. Si au départ, le mariage est une résignation pour Nélida, il se transforme peu à peu en un idéal. Déçue par le peintre Guermann Régnier pour lequel elle avait commencé à ressentir une passion effrénée, Nélida accepte la proposition de mariage du comte Timoléon de Kervaëns qui, s'il n'avait pas réussi à faire naître en elle les frémissements du grand amour, l'avait cependant séduite :

Nélida se crut privilégiée entre toutes les femmes quand Timoléon, à ses genoux, implora d'elle, dans les termes les plus choisis et les plus tendres, le droit de lui consacrer sa vie ; et ce fut avec une sécurité aveugle qu'elle s'abandonna dès ce jour à la douceur d'aimer et d'être aimée. (Stern, 1846 : 66)

La vicomtesse d'Hespele « complètement sous le joug des idées reçues dans le monde » (Stern, 1846 : 9) est enchantée par ce mariage plus que

convenable. Nélida y trouve dix-huit mois de « bonheur facile et inaltérable » (Stern, 1846 : 121), occupant ses journées par de bonnes œuvres pour le peuple breton, suivant les préceptes saint-simoniens. Ce bonheur est possible car les deux époux sont éloignés du Monde dans « ce beau lieu d'une mélancolie si fière, si conforme à la disposition de [leur] âme » (Stern, 1846 : 120). Chez Nélida, l'idéal n'est possible que s'il réunit trois conditions obligatoires : l'amour, la solitude et le retrait de la société mondaine. La venue du Monde au château de Vic pour la belle saison va mettre fin à cette félicité matrimoniale. Détestant les fêtes et les divertissements en société, au lieu de suivre son mari, la jeune introvertie abandonne les parties champêtres pour la mélancolie. Ce dernier va donc jeter son dévolu sur celle qui s'était présentée comme une grande amie, Hortense Langin puis sur son ancienne maîtresse, la marquise Zepponi. Il finit même par la quitter pour suivre la marquise sicilienne, sans aucun remord ou crise de conscience car les nœuds du mariage ne sont « qu'un simulacre qui n'engageait à rien qu'à des politesses mutuelles » (Stern, 1846 : 148). C'est alors que l'héroïne va se défaire de son devoir et de son honneur conjugal pour s'abandonner à son troisième idéal : l'amour-passion. Elle va peu à peu se libérer du joug de cette société hypocrite, « cet édifice bâti de préjugés et de mensonges » (Stern, 1846 : 42) qu'elle abhorre pour bannir « comme une faiblesse ridicule » l'amour du cœur même de la jeune fille (Stern, 1846 : 43).

### 3. L'amour-passion

L'amour-passion est perceptible chez la protagoniste dès le début du livre. L'héroïne s'efforce en vain de l'étouffer mais il affleure et finit par percer. Renfermée dans un profond désespoir, seule dans le château de Vic, Nélida reçoit en visite le peintre Guermann Régnier, envoyé par la vicomtesse d'Hespel pour faire son portrait. Le « poison perfide » (Stern, 1846 : 166) va peu à peu pénétrer dans la jeune fille. Elle lutte longtemps entre les tentations les plus violentes, les mouvements les plus opposés, les résolutions les plus inconciliables (Stern, 1846 : 169) mais finit par céder.

Ce sentiment fait naître dans cette nature docile, encore bien ancrée dans les bienséances du Monde, un lourd sentiment de douleur : « Affreux supplice pour une âme bien née ; maladie devant laquelle les remèdes moraux sont inefficaces. » (Stern, 1849 : 70) affirme, quelques années plus tard, Marie

d'Agoult dans ses *Esquisses morales et politiques*. S'il l'a fait souffrir, il l'élève en même temps au dessus des hommes<sup>9</sup> et lui fait atteindre le divin :

L'homme et la femme qui s'aime d'une passion véritable ont en eux le foyer de la vie idéale. De l'union de leurs instincts, de leurs pensées, naît ce que l'on peut appeler le *sens divin* des choses, et c'est ce qui les tient si fortement si indissolublement unis ; car chacun d'eux sait bien que, séparé de l'être qui le complète, il perdrait aussitôt ce don suprême, cette grâce surnaturelle sans laquelle il ne saurait plus vivre. (Stern, 1849 : 67)

Il la hausse au rang de Béatrix, « le rêve de toutes les femmes capables de concevoir l'idéal » (Stern, 1846 : 77) car elle devient la muse d'un génie divin, d'un être au-dessus du genre humain<sup>10</sup>.

Cette passion n'est pas acceptable et compréhensible dans la société du moment : « Mais la passion, la passion de l'amour, qui l'a connue ? Un homme, peut-être, dans un siècle ; et celui-là, voudra-t-il, saura-t-il dire ce qu'il a ressenti ? Et s'il le dit, qui le comprendra ? » (Stern, 1849 : 66). La passion ce sont les « amours *indignes* » (Stern, 1849 : 70). Le couple fuit donc le Monde et se réfugie dans les Alpes suisses, une contrée qui rend possible les instincts de la passion :

Les traces de l'homme civilisé disparaissent dans ces solitudes de granit et de neige ; la voix du monde y est étouffée par le grondement des cataractes ; le souvenir même des entraves qu'apportent les lois et les coutumes sociales à la satisfaction des penchants s'efface au fond de ces vallées ombreuses où la vie pastorale se montre dans sa grâce tranquille et fière, où tout rappelle à l'âme les joies perdues de la simplicité primitive, et la convie à la paisible possession d'un bonheur non disputé. (Stern, 1846 : 177-178)

Coupés du monde extérieur pendant un mois, les amants se voient cependant obligés de rentrer à Genève à l'avenue de l'hiver. Malgré tout son bonheur, le remords fait insidieusement souffrir Nélida : « Je connais ma faute, je la déplore, j'en souffre et j'en souffrirai jusqu'à ma dernière heure » (Stern, 1846 : 184). Son premier acte, à son retour dans la société, va être

---

<sup>9</sup> « Ô passion, passion, force impitoyable qui nous entraîne et nous brise ! souffle embrasé qui nous pousse à travers la vie dans un tourbillon de douleurs et de joies inconnues au reste des hommes ! » (Stern, 1846 : 88).

<sup>10</sup> « Pour elle le genre humain était d'un côté, son amant de l'autre, seul et incomparable, comme tout homme aimé par une femme chaste et passionnée » (Stern, 1846 : 196).



d'écrire à sa tante et à son amie qui l'avait trahie (Hortense devenue baronne de Sognencourt), espérant inconsciemment obtenir un pardon qui la soulagerait. Mais elle ne l'obtiendra pas. Ces dames lui dénigreront leur amitié et toute sérénité : « Le bonheur ne se rencontre ici-bas que dans la stricte observance des lois sociales, et vous les avez trop follement bravées, chère et malheureuse amie, pour que vous puissiez jamais trouver même le repos. » (Stern, 1846 : 198)

Le bonheur passionnel de Nélida ne va donc être possible que par l'abnégation de sa propre personne et de son passé. Elle va se perdre dans la vie de l'autre, « dans la contemplation d'un génie immortel » (Stern, 1846 : 186). Cette consécration totale à un seul être sera sa perte. Elle ne supporte plus de partager son amant avec la société, d'être délaissé par lui pour des intérêts professionnels. Elle souffre à chacun de ses départs et devient peu à peu une entrave au succès de l'artiste<sup>11</sup>. Elle va aussi évoluer intellectuellement grâce à des lectures chaque fois plus difficiles qui aiguisent son esprit. Sa supériorité intellectuelle l'éloignera de son amant vaniteux, de plus en plus mondain et ambitieux<sup>12</sup>. La passion s'éteint et fait place au ressentiment :

Ils en étaient à cette triste période des amours impérieux qui ont voulu être exclusifs et solitaires, et contre lesquels la destinée, qui n'accorde rien d'absolu à l'homme, commence à retourner, avec une amère ironie, la force même qui les a fait triompher un instant, et qui semblait devoir les rendre invulnérables. (Stern, 1846 : 216)

L'amant n'est plus assez grand pour justifier le sacrifice, le martyr. La destruction remplace l'amour. Le peintre va souffrir de son « silence obstiné » de « sa protestation irritante contre [sa] vie » (Stern, 1846 : 241), son génie en sera affecté et ce sera l'inévitable séparation douloureuse, qui sera suivie d'une mort aux prises avec le remords.

#### 4. La charité sociale

Ainsi que pour les deux premiers idéaux, ce ne sera pas l'héroïne qui les choisira de sa propre volonté, mais elle y sera introduite par une personne

---

<sup>11</sup> « Cette femme, qui en avait été l'éclat, l'impulsion décisive, le point lumineux, devenait l'obstacle, *le devoir*. » (Stern, 1846 : 207).

<sup>12</sup> « L'amour est aujourd'hui toute l'ambition de la femme. Pour l'homme, au contraire, il n'est le plus souvent, que le sommeil momentané de l'ambition. » (Stern, 1849 : 71).

extérieure. Le même personnage qui l'avait ouverte à la vocation religieuse, au début du roman, la conduira, à la charité sociale, à la fin du récit : Mère Sainte-Élisabeth. Si Nélida, fidèle héroïne tragique, s'abandonne à la fatalité de son destin, la religieuse la pousse à l'action en reniant le fatalisme : « La destinée ! Ce n'est là qu'un vain mot. Notre destinée, c'est notre caractère ; ce sont nos facultés gouvernées ou ingouvernées par notre volonté ou notre lâche abandon. » (Stern, 1846 : 253). Cette action sera l'action l'humanitaire envers la classe défavorisée :

Deux classes de la société, la noblesse et le peuple, sont en proie à de vives souffrances ; l'une subit un mal imaginaire, l'autre un mal réel. [...] Pourquoi ces deux classes éclairées par l'expérience, ne s'entendraient-elles pas contre leur commune ennemie ? [...] Pourquoi les femmes, qui ont à la fois, et par nature, toutes les délicatesses de l'aristocratie et l'ardeur de charité du peuple, ne seraient-elles pas les apôtres et les intermédiaires de cette alliance ? (Stern, 1846 : 271)

Concrètement, cette action passera par la défense des droits des ouvriers, la création d'association ouvrière, des cours réguliers d'instruction morale pour les enfants (Stern, 1846 : 272).

Nélida pourra adopter cet idéal car elle aura évolué, abandonné les instincts de sa jeunesse, les impulsions de son cœur pour se réfugier dans la pensée raisonnée :

Chez les femmes les plus hautement douées, le cœur, dans ses élans rapides, dépasse de si loin la pensée, qu'à lui seul il agite, soumet, bouleverse et entraîne au hasard toute la première moitié de l'existence. La pensée, plus lente en sa marche, grandit, d'abord inaperçue, au sein des orages ; mais peu à peu elle s'élève au-dessus d'eux, les connaît, les juge, les condamne ou les absout ; elle devient souveraine. (Stern, 1846 : 326)

En conclusion, le roman s'achève sur le thème récurrent du roman : l'amour qui seul satisfait le cœur et l'imagination. Mais ce ne sera plus l'amour d'un seul sinon l'amour du prochain et des plus nécessiteux.

L'idéal a été une préoccupation constante chez Marie d'Agoult. Cette recherche effrénée d'une « idéalité impossible » (Agoult, 1927 : 74) fut peut-être à l'origine de son spleen, de sa mélancolie chronique car la poursuite de l'idéal ne peut mener qu'à des frustrations.

Il l'a été d'ailleurs chez de nombreuses autres femmes de l'époque, qui mal à l'aise dans cette société dont elles se détachaient, cherchaient en vain une

nouvelle aspiration. C'est le cas par exemple de la grande amie ou ennemie de Marie d'Agoult : George Sand et de ses personnages, Lélia qui a le « culte de l'idéal » (Sand, 1960 : 479) et Alexis dans *Spiridion* qui est « consumé de la soif de l'idéal » (Sand, 1976 : 234).

### Références bibliographiques

- Marie D'AGOULT, *Mémoires de la comtesse d'Agoult*, publiées par Daniel Ollivier, Calmann Lévy, Paris, 1927.
- Ellen CONSTANS, *Parlez-moi d'amour. Le roman sentimental*, PULIM, Limoges, 1999.
- Charles F. DUPÊCHEZ, *Marie d'Agoult 1805-1876*, Ed. Plon, Paris, 1994.
- Jules JANIN, *735 lettres à sa femme*, t. 1 (1842-1850), éd. Mergier-Boureix, Klincksieck, Paris, 1973.
- Philippe LEJEUNE, « Pourquoi Marie d'Agoult n'a pas publié ses mémoires » in *Moi public et Moi privé dans les mémoires et les écrits autobiographiques du XVIIème siècle à nos jours*. Etudes réunies et présentées par Rolf Wintermeyer, Publication des Universités de Rouen et du Havre, Mont Saint Aignan, 2008, p. 101-120.
- George SAND, *Lélia*, Ed. Garnier, Paris, 1960.
- Ibid.*, *Spiridion*, Editions d'aujourd'hui, Plan de la Tour, 1976.
- Daniel STERN, *Nélida*, Librairie d'Amyot, Paris, 1846.
- \_\_\_\_\_. *Esquisses morales et politiques*, Chez Pagnerre Libraire, Paris, 1849.
- Jacques VIER, *Daniel Stern, lettres républicaines du Second Empire*, Les Éditions du Cèdre, Paris, 1951.
- \_\_\_\_\_. *La comtesse d'Agoult et son temps*, t. II « Troisième partie : recommencement d'une vie (1839-1848) », Armand Colin, Paris, 1959.